

Vingt ans sans logement

PORTRAIT

En cette Année Européenne de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale, les plus démunis ont du mal à faire entendre leur voix. Nathalie a accepté de raconter comment la vie de famille l'a aidée à gagner son combat pour la vie.

À Bruxelles, une personne sur trois n'a pas de revenus suffisants pour vivre dans la dignité. La pauvreté touche principalement les femmes, confrontées plus encore que les hommes au chômage, au travail partiel ou précaire, aux pensions minimales, aux charges de famille... Nathalie a connu pire que ça. Sans détour, elle accepte de raconter son parcours chaotique, ses erreurs, ses errances. Rendez-vous une après-midi dans un parc de Bruxelles. On se perd, on change de lieu. Enfin, Nathalie est là, son bébé dans la poussette. Assise sur un banc, un œil sur le petit Adam, elle entame son récit, sans détour: "J'avais 15 ans quand j'ai quitté la maison. J'ai vécu deux ans chez ma grand-mère, et puis je suis partie de mon côté. Ma maman me faisait trop confiance. Elle m'a toujours dit: 'Débrouille-toi'. Mais moi, à cet âge-là, j'avais encore besoin de ma maman."

À peine majeure, Nathalie s'installe, trouve un emploi, un appartement. "Je mettais les journaux dans les boîtes aux lettres." Mais, un jour, elle perd pied. Les dettes s'accumulent. La dépression s'installe. La toute jeune fille perd son travail, son appartement. "Ça a été un tout. J'ai dévalé la pente."

Même pas 20 ans et la descente aux enfers. Elle se retrouve dans la rue. Elle n'a même pas 20 ans. Et elle ne se doute pas qu'elle est partie pour une longue descente aux enfers. "J'ai commencé à boire, à prendre de la cocaïne, de l'héroïne. J'ai eu une hépatite C. Avec le produit qui coûtait 20 000 francs belges, à l'époque. Tout ce que vous voyez, le pire de notre société actuelle, je l'ai vécu."

Après des années d'errance, que Nathalie a déjà presque oubliées, elle croise un homme, sans-abri comme elle. "Un bon gars." À deux, ils "font tout": les squats, les parcs, les associations. Ils dorment même dans une église avec des sans-papiers: "Il faisait glacial. Il y avait des familles, des gens qui voulaient vraiment s'en sortir. Nous étions là avec nos deux chiens."

Les yeux de Nathalie s'illuminent quand elle raconte ces heures de galère, comme si tout cela était loin derrière. "On a dormi un an et demi, hiver et été, dans un parc. Près de la tour des Finances. Le gardien ne nous ennuyait pas. On laissait nos sacs là, la journée, car on ne pouvait pas tout porter. Aujourd'hui encore, mon dos souffre, à cause du froid. À midi, on mangeait pour un euro le repas complet à l'abri de jour Bij ons, rue des Chartreux."

De squat en squat

Nathalie et son compagnon deviennent bénévoles dans cette association d'aide aux sans-abris. "Le soir, on se débrouillait. On cherchait à gauche à droite. Sinon, on chauffait notre petite marmite avec de l'alcool à brûler." Elle se met à rire en racontant l'un de ses plus beaux souvenirs: une



Credit Photo: Christophe Smets

semaine de "camping" en amoureux. "On a été se planquer dans les dunes, à Blankenberge, pour un peu se changer des rues de Bruxelles. C'était bien."

Après les parcs glacials, les squats et la vie en communauté de fauchés. Nathalie et Mohamed sont de tous les coups. "On a fait Belgacom, puis on s'est installés dans un bâtiment rue de la Poste. C'était un squat officiel. On avait un accord avec le proprio. On payait quelque chose pour l'électricité, l'eau. Et, en échange, on restait là, pour surveiller le bâtiment."

C'est durant cette période que Nathalie apprend la nouvelle qui va changer le cours de sa vie: elle attend un enfant. "Je suis tombée enceinte entre Belgacom et la Poste, on va dire comme ça..." Elle rit de ses références de fille des rues. Et précise: "À l'époque, j'étais droguée et alcoolique."

Son compagnon mesure l'importance de l'événement et les risques pour la santé du bébé. "C'est lui qui m'a dit: tu choisis. Soit c'est l'alcool en étant enceinte, soit c'est moi. Si tu veux ce bébé, on arrête toutes nos conneries. Et j'ai choisi. On a tout arrêté, du jour au lendemain."

La vie de famille comme sortie de crise

Il existe heureusement des structures d'aide, qui donnent une priorité aux femmes enceintes et aux jeunes mamans. Le couple accepte toutes ces mains tendues, dans l'espoir d'être prêts à accueillir l'enfant dans les meilleures conditions. "On a eu un appartement, social mais flamand."

Nathalie renoue les liens avec sa maman. Une petite fille vient au monde, en parfaite santé, pour le plus grand bonheur de ses parents.

Le jeune couple poursuit ses efforts pour offrir une vie décente à leur enfant, bientôt rejoint par un petit frère. "Mon mari suit une formation sociale. Notre fille va à l'école. Moi, je m'occupe de mon petit bout comme n'importe quelle maman. Je vais chercher du travail. J'aimerais bien être dans le secteur des emballages, tout ce qui est avec les mains. C'est plus simple. Je suis contente de ma situation, maintenant. On essaie de se tenir droit, pas en zigzag. On fait tout ce qu'on peut pour tenir notre couple le plus sérieusement possible. Et on s'entend bien. On est heureux. On galère mais on est bien."

Un petit troisième? Nathalie en rêverait. Mais ce n'est pas envisageable pour le moment... "Après presque vingt ans dans la rue, tout te tombe dessus: les huissiers, parce que tu n'as pas payé telle ou telle facture. Je touche 960 euros par mois du CPAS. Une fois qu'on a tout payé, il ne nous reste presque rien."

Grâce au soutien de Bij Ons, le couple s'est marié, en juin dernier. Elle, en robe longue, lui en costume. Ils ont pu organiser une petite fête dans les locaux de l'association. "On y retourne de temps en temps pour manger avec les enfants, mais pas trop souvent car il y a des gens qui fument, qui boivent. J'attendrai qu'ils soient plus grands pour leur expliquer ce que nous avons vécu. Il faudra leur dire ce que la drogue et l'alcool nous ont fait. Ma fille, je lui explique déjà que fumer, ce n'est pas bon pour la santé, même si maman le fait. Je lui ai dit que j'essayais d'arrêter mais que c'était très dur."

Une envie de contrer le destin

Quand on demande à Nathalie quel est l'objet le plus cher à ses yeux, la chose la plus importante, elle montre sans hésiter son bébé, Adam, qui gigote sur une couverture en patchwork. Comme pour toutes les mères du monde, ses enfants sont son plus précieux trésor. Mais pour elle, ils sont aussi le début d'une nouvelle vie, une raison de se battre, une envie de contrer le destin.

À 38 ans, Nathalie se rend compte qu'elle a déjà vécu plusieurs vies et qu'elle revient de loin. "C'est vrai, on me dit souvent ça: 'Toi, Nath, tu reviens de loin'. J'ai essayé de m'en sortir, et ça ne marchait pas. Et puis, je suis tombée sur un bon gars. C'est grâce à lui."

■ Céline Gautier

EN SAVOIR + Le portrait de Nathalie fait partie de l'exposition "Regards sur la pauvreté des femmes" (photographies de Christophe Smets, textes de Céline Gautier), qui rassemble une vingtaine de portraits de femmes précarisées, de tous âges, de toutes cultures, et dans des situations différentes (sans-abri, chômeuse, pensionnée...). À côté de la photo de chaque femme, celle d'un objet qui lui tient à cœur, une chose qui a de la valeur pour elle. Nathalie a choisi de montrer son fils.

Pour connaître les lieux d'exposition: www.laboiteaimages.be

« Je ne reçois plus de pension alimentaire pour mes enfants. Vers qui me tourner? »

Allô Info Familles
quelqu'un
qui écoute les parents
02/513.11.11